

LEARNING FROM / FOR MONTREAL

OU
L'ARCHITECTURE
DE L'ORDINAIRE

Le monde ne peut pas attendre que l'architecte se construise son utopie, et pour l'essentiel, le souci de l'architecte devrait se porter non pas vers ce qui devrait être, mais vers ce qui est – et chercher à l'améliorer maintenant.

[ROBERT VENTURI]

CHAPÔ

L'histoire des villes occidentales peut-elle se réduire à une simple lecture de ses grandes réalisations? L'architecte et artiste montréalais Melvin Charney nous aiguille sur une manière de plonger dans l'ordinaire des quartiers populaires de Montréal afin d'en faire ressortir des attitudes qui pourraient inspirer une vision alternative de la ville contemporaine.

ABSTRACT

Qu'est-ce qui fait Montréal? En arpentant ses rues, ses ruelles, y a-t-il quelque chose que l'on peut en tirer? Peut-on apprendre de sa singularité? Montréal n'est pas New York ni Toronto; Montréal n'est pas un hybride américano-européenne. Elle a pourtant quelque chose d'extraordinaire dans le fait qu'elle semble avoir été construite par et pour des gens ordinaires. Son urbanisme favorisait une organisation communautaire liant la forme urbaine aux pratiques sociales d'une période d'expansion de la ville et démontre une influence majeure des traditions rurales québécoises sur une structure qui fut bouleversée par une modernité tardive à partir des années 60.

Voici un récit sur cette « ville dans la ville » qui commence ici par une figure: un certain Melvin Charney. Professeur, architecte et artiste, Charney s'opposera aux visions modernistes de l'ère de l'administration du maire Jean Drapeau. Il inventera le concept de la Montrealness, un mot qui ne signifiait ni un style ni un mouvement, mais plutôt une particularité à la ville; la prédominance d'une collectivité dans sa manifestation formelle. Il tentera une définition singulière et originale de l'architecture du Québec; démontrant pleinement une compréhension des enjeux sociohistoriques.

Au travers de ses réflexions, pouvons-nous cerner des attitudes qui pourraient bénéficier la ville de demain? Cet article tentera de croiser les concepts de l'ordinaire, du banal et du vernaculaire avec les réflexions de Charney afin de démontrer la pertinence de ce volubile personnage aujourd'hui, et ainsi, interroger le rôle de l'architecte dans un monde post-consumériste.

Peut-on encore apprendre de Montréal?



Ruelle et cour arrière du Red Light, 1957 - Archives de Montréal

I. EN INTRODUCTION

1

IBELINGS, Hans. 2013. *Correspondance: lettre de Montréal*, Criticat no.13, p.121.

2

Ibid, p.123

3

Ibid

4

LAPIERRE, Éric. 2005. « L'ordre de l'ordinaire: Architecture sans qualités » dans *Non compatibles une peinture sans qualité une exposition de Catherine Perret*. p.114-115

5

Voir carte de Montréal: *Paroisses de l'archidiocèse de Montréal de 1962* - <https://archivesdemontreal.ca-at-om.org/uploads/r/ville-de-montreal-section-des-archives/111111018/VM66-S7P007op.pdf>

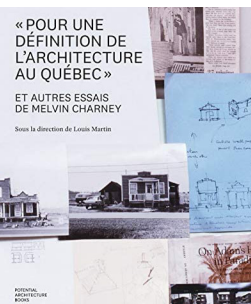
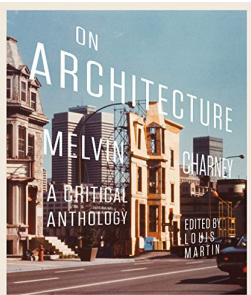
Dans une correspondance publiée dans la revue Criticat en 2013 (no.13), l'historien de l'architecture Hans Ibelings, habitant depuis peu à Montréal, illustre une construction de l'image de la ville autour du manque et de la négation. Une négation initialement construite par une comparaison avec d'autres métropoles américaines et européennes, mais aussi par la présence d'un grand vide central; le Mont-Royal comme exception géologique au cœur d'un territoire urbanisé ¹. Cette idée de décrire la Montréal par la négation est aussi reprise par l'auteur afin d'identifier l'élément qui semble le plus susceptible d'entamer une réelle réflexion sur la ville : le manque d'une architecture publique et d'une « fierté civique » dont semblent disposer la plupart des grandes villes européennes ². L'ambiguïté de son propos nous aiguille vers une lecture plus fine de l'organisation de la société québécoise, plus précisément de Montréal, et l'impact des pratiques spatiales sur la fabrique la ville. En effet, ce manque pourrait bien être l'occasion d'y voir une particularité bien singulière et propre à la métropole québécoise. Lorsque Ibelings mentionne un certain « effet libérateur » de cette absence d'une architecture « sophistiquée » ³, il nous permet peut-être, au fond, de remettre en question les besoins d'une « grande architecture » aujourd'hui.

Même si l'on pourrait défendre Montréal en cherchant dans certains équipements les plus répandus la présence d'un réseau d'architecture publique distinct (sorte de monuments à la vie contemporains que pourraient être les nombreuses bibliothèques de quartier, piscines publiques à aire ouverte, centres culturels, bâtiment industriel reconvertit en centre d'art, centre de service, etc.), il est vrai qu'à l'exception d'anciennes institutions concentrées dans le centre-ville, l'expression architecturale de ces lieux publics semble se morfondre avec la banalité de l'architecture montréalaise. « Banalité » dans le sens qu'emploie Éric Lapierre dans son texte *L'Ordre de l'ordinaire* où celle-ci est mise en opposition au « monumental ». Elle qualifie une structure cohérente suivant un système de référence complexe et imposant une certaine permanence malgré un changement continu d'usage et de fonctions ⁴. Le tracé de Montréal construit à partir de la fin du XIXe siècle ne fut pas organisé autour de monuments exceptionnels comme avait pu l'être Paris à l'époque des grands travaux de Haussmann. À l'exception de nombreuses églises (on appelait Montréal la ville aux 1000 clochers*) qui témoignaient d'une ancienne organisation en paroisses ⁵, l'architecture publique monumentale ne jouait pas un rôle prépondérant dans l'émancipation des quartiers ouvriers de Montréal.

En nous appuyant sur les écrits et réflexions de Melvin Charney, récemment compilés en deux anthologies **(1)** en anglais (2013) puis en français (2018), nous plongerons dans l'ordinaire des quartiers ouvriers de Montréal construit au tournant du XX^e siècle. Nous tenterons de comprendre les particularités morphologiques liées au développement urbain de Montréal qui ont permis de créer une structure singulière mise à

(1)

Compilations des textes de Melvin Charney dirigés par le professeur Louis Martin



mal par la vision d'un « Montréal du progrès ». Sa capacité à contenir, et à rendre possible, une organisation communautaire est aujourd'hui mise en valeur par l'implication et l'initiative citoyenne qui ont fait naître de nombreux projets proposant de renforcer les occasions d'adaptabilité qu'offre l'organisation formelle de ces quartiers face aux enjeux contemporains. Étrangement, la vision urbanistique récente de Montréal ne semble pas s'intéresser à cet héritage et propose des modèles qui sont, encore aujourd'hui, insensibles aux qualités présentes dans les anciens quartiers populaires.

Pour cet article, il est important de spécifier que nous nous intéresserons principalement aux écrits concernant l'architecture et la ville où Charney, malgré son désir de ne pas catégoriser son travail, démontre un intérêt profond pour des questions liant technologie, architecture et société. Nous parlerons volontairement et méthodologiquement très peu de sa production comme artiste afin de sortir d'une vision « mythique » de la ville pour tenter de faire ressortir des attitudes et réflexions applicables dans un contexte urbain contemporain.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

[...]

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir.

Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

[GEORGES PEREC, L'INFRA-ORDINAIRE, 1989]

II. UNE ARCHITECTURE DE L'ORDINAIRE

Mais alors, quel(s) élément(s) incarne(nt) la collectivité dans une ville où l'architecture ne reflète pas cette supposée « fierté civique »? Dans son texte, Éric Lapiere disait à propos des monuments, et en se référant aux écrits d'Aldo Rossi dans *L'Architecture de la ville*:

Les monuments ont la capacité de susciter le développement de quartiers en villes entières; les aires de résidences incarnent la substance construite de ces quartiers. Les monuments sont, par nature, dotés d'un caractère collectif; ils sont uniques et permanents : la destruction d'un authentique monument ne peut résulter que de l'action violente de la guerre ou de la nature. ¹

Cette distinction, ou ce « manque », marque une différence majeure entre Montréal et les grandes villes européennes. Cependant, elle pourrait être l'occasion de l'interprété comme une attitude singulière, peut-être inconsciente, face à l'espace urbain. Pour nous permettre de bien comprendre, il nous faut arpenter les quartiers de la ville; ce sont dans ces structures primaires et ordinaires que l'on retrouve une morphologie qui aurait le potentiel de représenter cette collectivité : la rue, les maisons en rangées, la ruelle, les escaliers, les balcons sont autant d'éléments qui pourraient la représenter. L'historien de l'architecture Jean-Baptiste Minnaert, dans un article publié en 2003, propose une définition de ce que pourrait signifier une architecture de l'ordinaire, tout en soulignant la complexité étymologique de ce terme plutôt large de sens.

On peut parler d'architecture du banal, mais le terme a des connotations morales qui parasitent son sens. On pourrait utiliser le terme d'architecture régulière, dans le sens étymologique qu'utilise Michel Foucault, mais, en histoire de l'architecture, il tend à renvoyer au monumental. On pourrait parler d'architecture du quotidien, conforté en cela par les travaux de Michel De Certeau, mais l'exceptionnel aussi a son quotidien. Mieux vaut alors parler d'architecture ordinaire, dans le double sens de l'épithète : à la fois banale et en ordre. ²

Aborder l'histoire par le biais de l'ordinaire, au contraire de l'exceptionnel, consisterait à s'intéresser aussi à l'influence de la masse plutôt qu'à une simple élite capable à elle seule de grands changements. C'est aussi changer le rapport d'échelle que nous entretenant avec l'histoire des choses comme ce le fut le cas pour le courant de la microstoria italienne ou des historiens proposait de passer des études des masses à celles d'individus : du général au particulier ³.

En architecture, un intérêt pour l'ordinaire avait marqué le travail de Denise Scott Brown et Robert Venturi. *Learning From Las Vegas*, texte influant du duo d'architectes publié en 1972, propose l'analyse de la strip afin de révéler une réalité qui était absente du discours architectural de l'époque. Si *Learning From Las Vegas* avait été initialement reçu par

¹
LAPIERRE, Éric. 2005. « L'ordre de l'ordinaire: Architecture sans qualités » dans *Non compatibles une peinture sans qualité une exposition de Catherine Perret*. p.115

²
MINNAERT, Jean-Baptiste. 2009. *Architecture ordinaire et hommes pluriels*. Ligeia, no 2, p. 40-41

³
.Ibid, p.41

1

VINEGAR, Aaron. 2012 *I Am a Monument: On Learning From Las Vegas*, p.1

2

LAWRENCE, Amanda Reeser. 2010. *I Am a Monument: On Learning from Las Vegas*, by Aaron Vinegar and Relearning from Las Vegas, by Aaron Vinegar and Michael J. Golec. *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 69, no 2, p. 289.

3

VINEGAR, Aaron. 2012 *I Am a Monument: On Learning From Las Vegas*, p.5

4

CHARNEY, Melvin. 1982 « À qui de droit: Au sujet de l'architecture contemporaine au Québec » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*. p.222

5

LEAGULT, Réjean. 2018 « La ville dans la ville: le Montréal de Melvin Charney » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*. p.92

6

CHARNEY, Melvin. 1983 « À propos des temples et des cabanes » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*. p.245

7

ROCHET, Nicolas. 2018 « Introduction: Melvin Charney ou la figure du Maître » *et autres essais de Melvin Charney*. p.15

beaucoup comme le manifeste de la postmodernité, le professeur Aaron Vinegar proposera une relecture du livre en « terrain neutre » (2). Ses propos s'éloigneront volontairement d'une critique adormie voulant que l'historicisme et l'architecture pastiche aient été encouragés par les propos d'un texte teintés d'ironie ¹. Basé sur les termes scepticisme et ordinaire empruntés au philosophe Steve Cavell, l'ouvrage de Vinegar proposera plutôt que l'ordinaire soit présenté comme une position critique véhiculée dans le texte ².

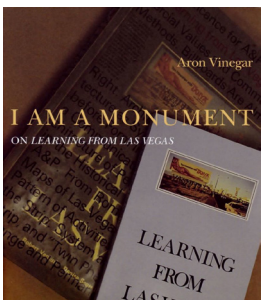
Ordinary does not refer merely to words that are widely used, to vernacular architecture, or to our everyday consumer culture. It can refer to anything in the world we might take interest in. Thus, my interest in the ordinary [...] is not just about the everyday words we encounter and use in our daily lives, but also involves questioning why people speak the way they do, and how our investment in words, and architecture, is constitutive of the way we live, mean, and love, or avoid doing so. ³

Dans ce contexte, l'ordinaire n'est donc pas utilisé ici pour qualifier un certain style architectural, mais afin de cerner ce qui constitue les mœurs, la manière de vivre ensemble d'une société, et qui aurait la capacité d'influencer en retour l'architecture et l'environnement construit.

Le professeur, architecte et artiste Melvin Charney usera d'une stratégie similaire. En plongeant dans l'ordinaire des anciens quartiers ouvriers de Montréal, il proposera une définition étonnante de l'architecture montréalaise comme une attitude inconsciente d'une manière d'affirmer son « existence publique » ⁴ sans devoir passer par une architecture institutionnelle ou civique. C'est sous la forme d'une « fiction opératoire », comme l'énonce Réjean Legault en introduction à la compilation francophone de ses textes ⁵, que Charney nous permet cette incursion dans l'ordinaire. Il développera une position critique à la fois face aux transformations majeures que subissait le Montréal de son époque, et qui menaçait l'héritage de la ville industrielle de la fin du XIXe siècle, mais aussi face à l'émergence d'une postmodernité dont il disait basée sur l'image et la caricature ⁶.

(2)

I Am a Monument, On Learning From Las Vegas de Aaron Vinegar



Le plus frappant de ceux-ci, mis de l'avant dans [son texte] The Montrealness of Montreal, consistait à affirmer que les quartiers populaires de Montréal étaient une sorte d'auto construction, conçue et réalisée par leurs habitants, sans l'intervention d'architectes, de promoteurs immobiliers ou d'ingénieurs municipaux. C'est, me semble-t-il, cette lecture mythique du Montréal ouvrier qui rendra possible par la suite le projet de Charney d'explorer la psyché collective des Montréalais à travers leurs lieux de vie. ⁷

C'est dans ce texte écrit en 1980 et mentionné par Réjean Legault, que Melvin Charney semble donner une réponse presque directe aux

propos de Hans Ibelings mentionnés plus tôt.

Be it the introduction of an urban configuration in inner-city superblocks, or the strong identification with the urban architecture of the quarters, public symbols of the city are seen to be alive and well in the cultural affirmation, if not the social articulation, of people. The resolution of these references in architecture is caught, however, between the total reproduction of large-scale urban interventions, with its tendency to automate and normalise sign systems, and the replication of things-as-they-are, emanating from small scale interventions in the quarters. ¹

Le discours de Charney semble omettre volontairement le rôle d'une élite comme acteur majeur dans la dynamique de mise en forme de ces quartiers ² afin de lui permettre de donner à la culture populaire une plus importante agentivité. Contrairement à une lecture rationnelle et prescriptive de la ville qu'avait pu véhiculer la pensée moderne, Charney pourrait être placé aux côtés de nombreux penseurs et architectes pour qui l'histoire de la création des villes américaines pouvait aussi être lue par une architecture « autre ». En s'intéressant à l'architecture non académique et en vouant une « considération [...] pour les cultures populaires », les réflexions de Charney s'inscrivent dans un élargissement de la notion du vernaculaire dans un contexte propre à l'Amérique ³.

Des affinités pourraient être soulignées entre la démarche des Brown/Venturi et celle de Melvin Charney. Tous étaient professeurs à la tête d'un studio d'architecture qui s'intéressait à une certaine sémantique de l'espace urbain; aux signes et aux symboles qui abondent dans notre société contemporaine et qui exercèrent une influence sur la construction de notre environnement. Tous ont vécu à une époque de crise de l'architecture moderne, de ses préceptes, et à l'aube d'un nouvel élan vers la postmodernité (auquel Scott Brown et Venturi seront couramment associés). Ils seront tous attachés à une ville qui sera leur terrain d'étude, de réflexion, et useront de l'image comme véhicule de pensée sur la production de la société contemporaine au sens plus large. Plus important encore, ils plongeront dans l'ordinaire afin d'y chercher des pistes probables, parfois ambiguës, d'une définition de l'architecture et de la ville contemporaine. Ils sont, pour reprendre les mots du critique et historien de l'architecture Valéry Didelon, de bons exemples « des rapports complexes, sinon conflictuels qu'entretiennent les architectes avec le réel » ⁴.

1

CHARNEY, Melvin. 1980. *The Montrealness of Montreal: Formations and Formalities in Urban Architecture*. *Architectural Review* (U.K.), no. 999, vol. 167 (May), p. 302.

2

CHARNEY, Melvin. 1971 « *Pour une définition de l'architecture au Québec* » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec* » et autres essais de Melvin Charney. p.138

3

BALLESTA Jordi LARMINAT Eliane. 2020. *Manières de faire vernaculaires. Une introduction*. *Interfaces*, 44, p.11

4

DIDELON, Valéry. 2007. « *Avant-propos de Valéry Didelon* » dans *L'enseignement de Las Vegas*, p.III

La Place Ville-Marie n'existe pas. Elle constitue une volumineuse pétition de principe et son onomastique d'ailleurs n'est, à cet égard, qu'un agent confusionnel. En effet, il est question de la croix et aussi de Marie qui, précisément, n'a pas été crucifiée. Cela démontre assez clairement l'ambiguïté ontologique du Montréal moderne : notre ville n'est pas tout à fait à l'image de ceux qui l'habitent, ni même un reflet de ceux qui la possèdent.

[HUBERT AQUIN, ESSAI CRUCIMORPHE, 1967]

III. MODERNITÉ TARDIVE VS AUTHENTIQUE

Melvin Charney vécut de très près un Montréal en pleine modernisation. La sélection de la métropole comme hôte pour l'exposition universelle de 1967 et les Olympiques de 1976 contribueront à favoriser une transformation rapide de la ville. Son maire, Jean Drapeau, avait saisi l'occasion qu'offraient ces deux événements majeurs afin d'y implanter un système de métro entièrement souterrain et un réseau urbain d'autoroutes permettant de connecter les quartiers et la périphérie à un centre-ville en pleine mutation. Celui-ci subit des transformations majeures qui furent célébrées non seulement pour ses grandes tours nouvellement construites, mais aussi pour son système piétonnier souterrain connectant avec le réseau de transport métropolitain **(3)**. Selon le *Architectural Forum* de 1966, Montréal s'apprêtait à devenir « la première ville du XX^e siècle en Amérique du Nord » ¹ et un terrain d'expérimentation pour l'architecture moderne. Grâce à l'exposition universelle de 1967, ce sont des projets d'architectes influents, construits et non construits, qui propulseront la ville sur la scène internationale des grandes métropoles modernes. Parmi quelques réalisations, un dôme géodésique de Buckminster Fuller abritant le pavillon des États-Unis, les unités d'habitation de l'habitat 67 de Moshe Safdie, mais aussi des projets non construits comme une tour de Peter Cook proposé en 1963 **(4)**. D'ailleurs, Charney ne manquera pas de souligner les bons coups quand, en 1965, il écrira un texte entièrement dédié à une nouvelle tour construite dans le paysage du centre-ville de Montréal. La tour Victoria, haute de 47 étages, saura charmer Charney en évitant de tomber dans un formalisme moderne comme les autres projets récemment construits. Il soulignera l'intégration architecturale et humaine de la technologie au sein du projet.

¹
BLAKE, Peter. 1966. *Downtown in 3D*, Architecture Forum, September, p.30

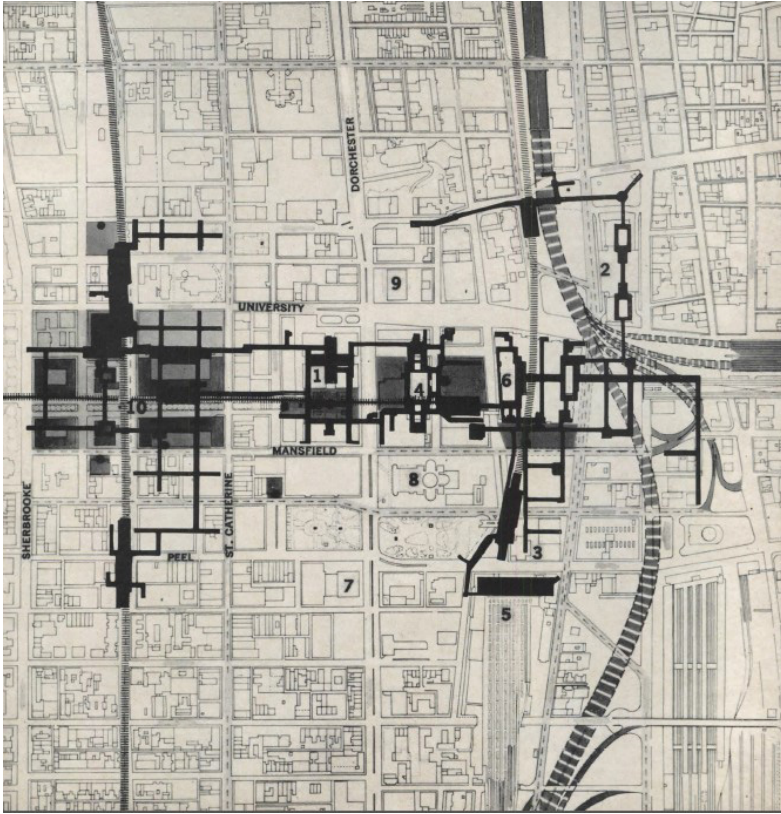
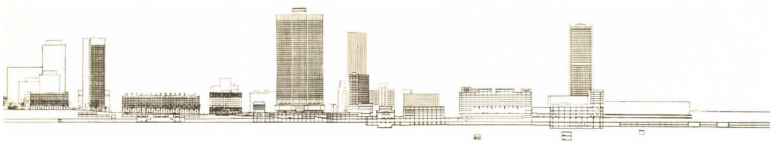
²
CHARNEY, Melvin. 1965 « Place Victoria, Montréal » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*. p.108

³
LORTIE, André. 2007. *Montréal 1960, les ressorts d'une réidentification*. Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales, no 13, p.1

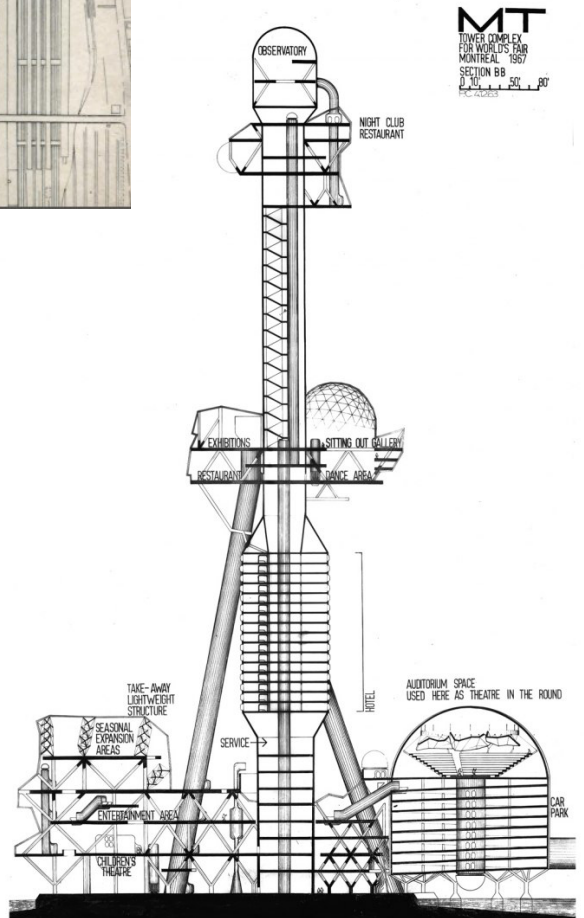
Ce type d'édifice est devenu, sur le plan technique, une réalisation très complexe et un défi d'intégration pour le design architectural. Les deux tours avoisinantes, la Place Ville-Marie et la maison C.I.L. permettent une comparaison immédiate avec la tour de la Place Victoria. [...] Plutôt que de permettre à la technologie de jouer son jeu logique [...] leur architecture adhère à l'idéologie de l'emballage qui prend l'apparence d'une froide intégration. [...] Toutefois, à la Place Victoria, l'intégration elle-même est devenue une partie de la forme ; la technologie de cette tour est réalisée dans l'architecture, et, comme architecture, la technologie y devient un facteur humain. ²

Ces nombreuses transformations permirent de placer la ville sur l'échiquier mondial des villes modernes. Il faut comprendre que le Montréal de l'époque compétitionnait avec Toronto dans un combat économique majeur afin d'être reconnu comme la métropole principale du Canada. De plus, l'émancipation intellectuelle, politique et sociale d'une nouvelle classe moyenne francophone contraste avec le Montréal partitionné entre les réalités sociolinguistiques des décennies précédentes ³.

Cependant, ces transformations ne seront pas sans impact sur le tissu existant. Des destructions presque systématiques de quartiers entiers, considérés comme des slums insalubres, faisaient partie de la politique



(3)
Coupe et plan du piétonnier du centre-ville de Montréal tel qu'illustré dans le *Architectural Forum* de Septembre 1966



(4)
Proposition pour la Tour de Montréal par Peter Cook, 1967

tabula rasa du maire Jean Drapeau. Le plan Dozois, mis en place en 1954, prévoyait régler le problème des taudis en cernant des secteurs qualifiés d'insalubres **(5)** tout en faisant du logement social une priorité afin d'améliorer la qualité des habitations ¹. Le rapport tentait de démontrer scientifiquement que l'insalubrité de ces quartiers était causée par une défektivité matérielle, mais aussi que ce type d'environnement urbain entraînait des conséquences sociales négatives ². Ici, comme dans beaucoup de métropoles occidentales de l'époque, l'architecture moderne était perçue comme une solution capable d'induire une régénérescence sociale.

Le rapport laisse entendre qu'en rénovant l'espace d'habitation, la vie sociale s'en trouvera améliorée ou, autrement dit, que dans un habitat ensoleillé, aéré, entouré de verdure et avec des équipements sanitaires modernes, les mœurs y seront plus civilisées. Cette assertion révèle, qu'à l'époque, la pensée urbanistique s'arrime aux velléités d'éradication du « vice » et du « crime », ce qui a pour effet de lui donner une plus grande légitimité dans le débat public. ³

Une désindustrialisation progressive du cœur de Montréal vers la périphérie et la mise en place d'un système autoroutier avait contribué à dévitaliser l'écosystème ouvrier/industrie avec lequel les quartiers s'étaient développés ⁴ (Drouin, p.30). La proximité qui existait avec le lieu de travail se vit modifiée et la logique mise en place durant le XIX^e fut remise en question par un changement d'échelle dans les stratégies urbanistiques ⁵. Les habitations des quartiers ciblés étaient devenues en proie à des arguments purement économiques qui motiveront des projets d'envergure pouvant les remplacer. Un exemple marquant de l'application de ce plan fut la démolition du quartier du Faubourg à M'lasse pour la construction de la tour de Radio-Canada et d'une l'entrée de l'autoroute Ville-Marie **(6)**. Près de 5000 résidents furent expulsés afin d'y ériger une grande tour de télécommunication pour la société nationale de télécommunication.

C'est avec la démolition de la maison Van Horne en 1973, une architecture de style victorien dont le travail d'intérieur avait été réalisé par l'artiste belge Édouard Colona ⁶, que les efforts collectifs de sauvegarde prendront une ampleur jamais vue. Deux mois après son démantèlement, plus d'une trentaine de groupes citoyens de tout genre seront ralliés sous l'organisme de sauvegarde Sauvons Montréal. Ces groupes se voulaient porteurs de la voix des Montréalais; d'une conscience populaire en diapason avec des mouvements ailleurs en Amérique et en Europe ⁷.

Les Montréalais s'avéraient les « experts » les plus aptes à décider de leur milieu de vie et à conserver le patrimoine de leur ville. La volonté populaire parlait, il importait seulement à l'écouter, affirmaient les groupes de sauvegarde, tout en s'instaurant les porte-parole des Montréalais. ⁸

Ce combat impliquait non seulement le classement d'édifices et de monuments aux qualités et styles architecturaux particuliers, mais aussi la

¹ MERCURE-JOLETTE, Frédéric. 2015. *Le "plan Dozois" : quelques leçons de l'histoire de l'urbanisme et des politiques de rénovation urbaine à Montréal*, Métropolitiques. p.3

² *Ibid.* p.4

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

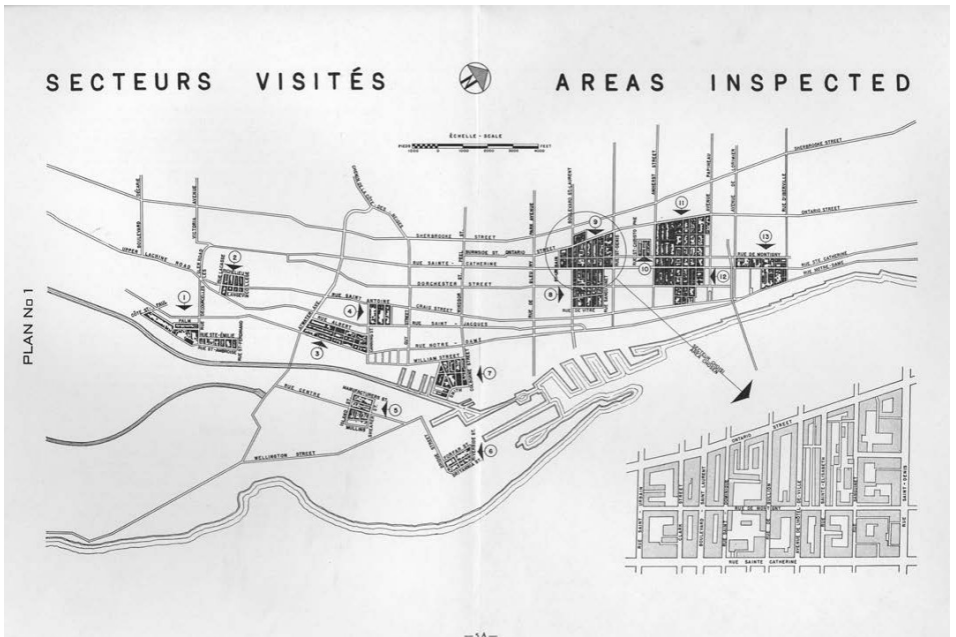
⁵ LORTIE, André. 2007. *Montréal 1960, les ressorts d'une réidentification*. Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales, no 13, p.5

⁶ DROUIN, Martin. 2005. *Le combat du patrimoine: Montréal (1973-2003)*. p.35-37

⁷ *Ibid.* p.139-140

⁸ *Ibid.* p.160

(5)
Carte des secteurs visés par le Plan Deloize de 1954 par Archives Montréal



(6)
Terrain pour la tour de Radio-Canada après la démolition d'une partie du quartier du Faubourg à M'lass par Archives Montréal



protection d'ensemble de rues et de quartiers populaires afin de dépasser la simple logique de protection patrimoniale d'intérêt historique. Cela démontrait une volonté de défendre la disparition de la vie communautaire montréalaise par la mise en branle de projets modernes jugés « anonyme »¹. L'occasion permise aux Montréalais de questionner et redéfinir une « identité montréalaise »² chez ceux/celles pour qui les conséquences de cette nouvelle « ville du progrès » créaient un certain malaise.

Assez tôt durant les années 60, Melvin Charney avait décrié ce « démembrement » que subissait la métropole³. Au même moment où la ville annonçait protéger l'aire du Vieux-Montréal en 1964, Charney dénoncera une démolition presque systématique des constructions du 19^e siècle situé à l'extérieur de ce périmètre de protection. La qualité architecturale et une importance accordée à la rue comme élément social primordial de nombreuses habitations construites en série au tournant du siècle seront défendues par Charney dans un texte publié la même année.

Les édifices de la rue Saint-Paul, le groupe de maisons sur la rue Berri et les autres vestiges du 19^e siècle montrent que les édifices définissent la rue comme un lieu important dans la vie de la ville. En accord avec une longue tradition issue de la Renaissance, les façades des bâtiments ont été conçues pour être vues de la rue. Toute la verve* de l'édifice était destinée aux passants déambulant dans la rue; la façade leur faisait part de ce qui se passait à l'intérieur.⁴

En 1971, il ira encore plus loin en qualifiant l'architecture de ces quartiers ouvriers comme d'une « authentique architecture moderne »⁵ s'ancrant dans les débuts d'une ville « à l'image d'une démocratie industrielle [et] en marge de la pratique officielle » d'une élite depuis longtemps présente sur les flancs du Mont-Royal⁶.

Au tournant du XIX^e siècle, le besoin criant en logement avait eu pour conséquence l'expansion rapide de la ville vers la campagne environnante, et avait tapissé la ville d'une typologie de maisons en rangées reconnue comme « typique » dans le paysage montréalais actuel⁷. Plusieurs propriétaires terriens avaient vendu leur lot agricole afin qu'il soit sous-divisé en lotissement résidentiel (7). Le tracé des chemins agricoles était respecté, transformé en rues, et l'îlot rectangulaire traversé par une ruelle de service apparaît comme offrant une « possibilité d'extension sans entrave »⁸.

Les promoteurs de la « new town » choisissent alors un nouveau mode de division de l'espace, rompant avec la tradition française qui avait caractérisé jusque-là les lotissements des faubourgs. Ils adoptent un gabarit de rues plus large, des îlots de dimensions rectangulaires desservis par des ruelles à l'arrière des lots. Le parcellaire standardisé est orienté dans le sens de la profondeur du lot et permet de construire en retrait du trottoir. Le secteur accueille la construction de maisons en terrasse d'inspiration britannique, maisons en rangée qui inaugurent à Montréal

¹
DROUIN, Martin. 2005. *Le combat du patrimoine: Montréal (1973-2003)*. p.109

²
Ibid. p.17

³
CHARNEY, Melvin. 1964 « *Le Vieux Montréal que personne ne veut préserver* » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*. p.101

⁴
Ibid. p.104

⁵
CHARNEY, Melvin. 1971 « *Pour une définition de l'architecture au Québec* » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*. p.137

⁶
CHARNEY, Melvin. 1971 « *Saisir Montréal* » dans « *Pour une définition de l'architecture » au Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.160

⁷
LEGAULT, Réjean. 2013. *Architecture et forme urbaine: l'exemple du triplex à Montréal de 1870 à 1914*. *Urban History Review*, vol. 18, no 1, p. 1

⁸
Ibid. p.2



(7)

« Vue aérienne d'un rang urbanisé » dans « *Pour une définition de l'architecture*
» au Québec et autres essais de Melvin Charney. p.76

la pratique de construction en série selon des plans et des éléments standardisés. Bien qu'ils répondent à des commandes liées à des besoins et définies par des conventions, leur pratique témoigne du développement d'un savoir-faire spécialisé de l'espace urbain. ¹

Pour Charney, cette forme encouragea une structure communautaire rurale préexistante, mais appliquée avec cohésion dans un nouveau contexte urbain ². La logique d'un système constructif en maçonnerie fut inversée vers une structure légère en ossature de bois permettant des poches d'air isolantes et une érection rapide de maisons mitoyennes à densité intéressante ³. L'usage d'un toit plat permettait de conserver la neige comme isolant supplémentaire et l'usage d'éléments ornementaux préfabriqués et standardisés, comme les corniches ou rampes d'escaliers, permit de diversifier les façades **(8)** sur des maisons souvent construites en série par des promoteurs privés.

Sur des rues entières, les façades de brique unie furent recomposées avec tout un déploiement d'escaliers, de fenêtres et de balcons, créant une zone d'échange social intense entre chaque logement et l'espace public de la rue ; la grille des rues évolua en avenues, rues et ruelles ayant chacune une connotation et une forme distinctes ; l'ensemble était encore densifié par un système unique de maisons sur cour dérivées des écuries : [le tout rendant visible une véritable architecture – force humanisante dans une ville hostile]. ⁴

Charney semblait vouloir défendre une modernité qui précédait les élans des années 1960 en voyant dans ce nouveau système une réelle « percée constructive » dans un contexte climatique rude. De plus, l'organisation permettait en elle-même d'absorber les mœurs et les aspects collectifs de la vie rurale et de les « cimenter » dans la vie urbaine montréalaise ⁵. Le quartier populaire devint pour lui, une manière de démontrer la force d'une collectivité dans la (re)construction d'une identité montréalaise. Elle permet aussi à l'architecte de défendre les qualités d'une ville en pleine transformation, et ce, en parallèle du travail des groupes d'actions discuté plus tôt. L'idée d'un savoir-faire inné, d'une ville du savoir en marge de la ville moderne, serait pour Charney la preuve de la continuité, et non d'une rupture, avec une architecture plus authentique et ancrée dans les « vraies choses de la vie ordinaire » ⁶. Charney voulait donner une force d'action aux habitants parmi toutes celles qui font et fabriquent la ville. En proposant volontairement une isolation, voir une absence d'une élite ou d'un cadre officiel durant les grandes phases d'expansions de Montréal vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, cette « ville dans la ville » semblent avoir permis de mettre en place une architecture que Charney qualifiait de « moderne authentique », allant d'aspects constructifs incorporant à la fois une logique industrielle et un travail artisanal, jusqu'à sa capacité à absorber les pratiques rurales et communautaires dans sa matrice urbaine ⁷.

¹
LEGAULT, Réjean. 2013. *Architecture et forme urbaine: l'exemple du triplex à Montréal de 1870 à 1914*. *Urban History Review*, vol. 18, no 1, p. 4

²
CHARNEY, Melvin. 1971 « *Saisir Montréal* » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.156

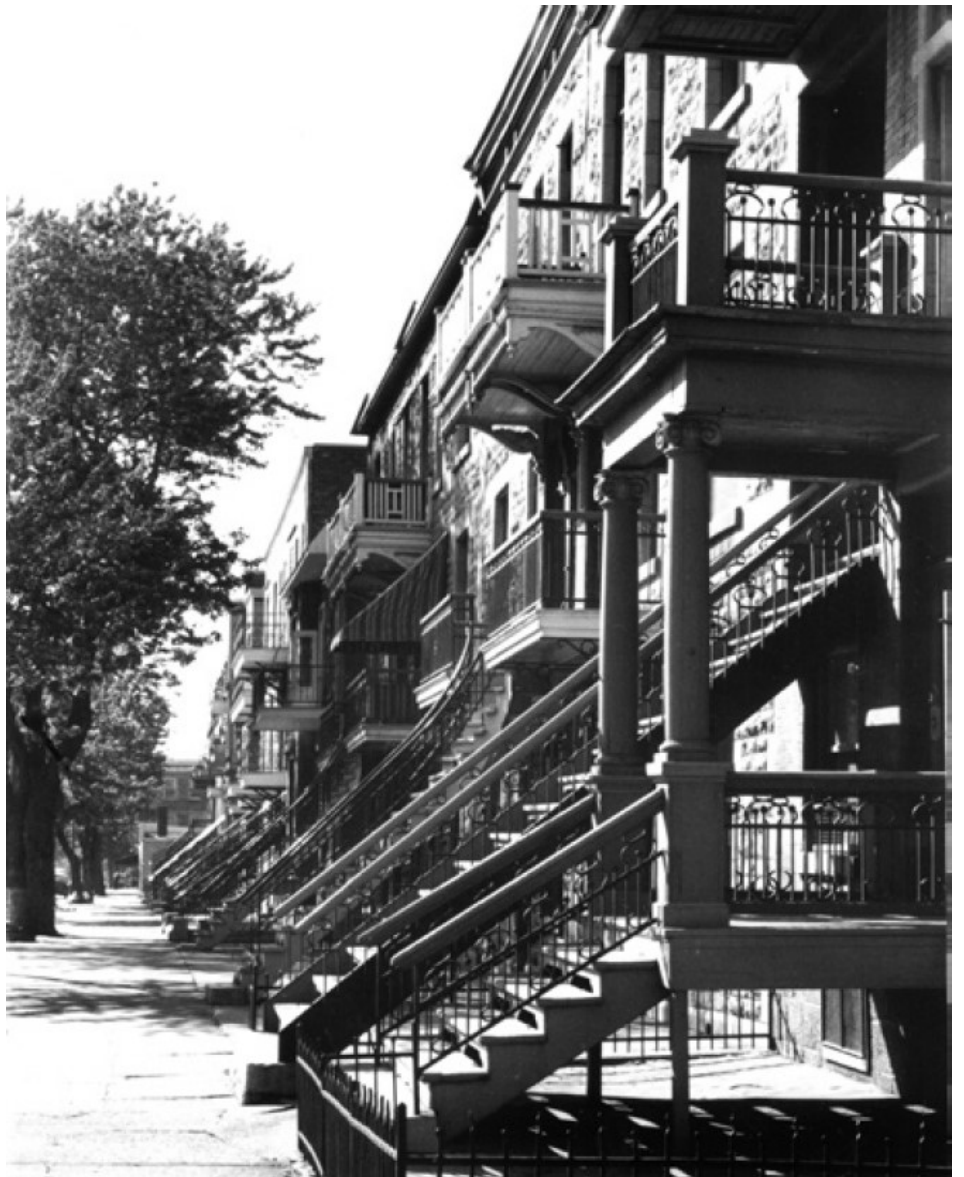
³
CHARNEY, Melvin. 1980. *The Montrealness of Montreal: Formations and Formalities in Urban Architecture*. *Architectural Review* (U.K.), no. 999, vol. 167 (May), p. 301

⁴
CHARNEY, Melvin. 1971 « *Saisir Montréal* » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.158

⁵
CHARNEY, Melvin. 1980. *The Montrealness of Montreal: Formations and Formalities in Urban Architecture*. *Architectural Review* (U.K.), no. 999, vol. 167 (May), p. 301

⁶
CHARNEY, Melvin. 1971 « *Pour une définition de l'architecture au Québec* » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.132

⁷
Ibid



(8)

« L'évolution d'une architecture typique – balconville – sur le Plateau Mont-Royal. » dans « *Pour une définition de l'architecture* » au Québec et autres essais de Melvin Charney, p.159

Réjean Legault remettra toutefois en cause cette dichotomie entre architecture populaire et élitiste en montrant, dans l'émergence de la typologie du triplex montréalais, la complexité des acteurs, relations et influences en jeu dans la mise en forme des quartiers ouvriers de Montréal dans un article publié en 1989 dans la Revue d'histoire urbaine ¹. L'auteur prônera une meilleure compréhension de l'importance accordée au processus de mise en forme des quartiers ouvriers et des typologies présentes plutôt qu'une simple lecture purement socio-économique.

¹
LEGAULT, Réjean. 2013. *Architecture et forme urbaine: l'exemple du triplex à Montréal de 1870 à 1914*. *Urban History Review*, vol. 18, no 1, p. 7-8

²
Ibid, p.9

³
ROCHET, Nicolas. 2018 « Introduction: Melvin Charney ou la figure du Maître » *et autres essais de Melvin Charney*. p.14

Si l'histoire architecturale tend souvent à insister sur l'analyse de l'objet aux dépens de ses déterminants possibles, l'histoire urbaine tend parfois à oublier l'analyse des formes, ou à la noyer dans une histoire où dominent les données socio-économiques. L'interprétation reçue de la morphologie urbaine et des types architecturaux de Montréal au XIXe siècle demandait donc à être revue à la lumière d'une reconstitution de leur processus de mise en forme. ²

Charney défendra lui aussi l'apport de ce processus en s'opposant plutôt à l'image figée des modernes et leur obsession pour la recherche d'une pureté formelle. Quelques-unes des rares propositions de Melvin Charney pour des concours d'architecture, comme un pavillon pour l'exposition universelle d'Osaka, seront marquées par une importance accordée au processus. Une description des silos à grains du Vieux-Port de Montréal saura nous aiguiller sur cette manière de s'opposer à la lecture moderne et formaliste que Le Corbusier avait pu faire de l'architecture industrielle durant la première moitié du XXe siècle. Cependant, la modernité n'était pas contrainte d'ignorer l'idée du processus. La tour Victoria, décrite plus tôt, était pour lui un bon exemple d'une logique moderne capable de combiner architecture, technologie et facteur humain en une réalisation ne se laissant pas subordonnée à l'un ou à l'autre. C'est dans cette interrelation, entre le social, le technique et l'architecture que le processus devient, pour Charney, un outil important afin de critiquer une modernité de la rupture. Les notions d'appropriation et d'environnement transformable seront à la base de ses réflexions ³ (Intro, p.14) et Charney verra, dans les quartiers populaires, l'exemple d'une manifestation des processus humains dans la ville.

IV. PROCESSUS VS IMAGE

1

CHARNEY, Melvin. 1967 « *Les silos à grains revisités* » dans « *Pour une définition de l'architecture* » au *Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.121

2

Le Corbusier. 1923. *Vers une architecture*. Paris: Crès. p.16

3

MARTIN, Louis. 2020 «Thinking Architecture, its Theory and History A Case Study about Melvin Charney» dans *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s-1990s*. p.165

4

Le Corbusier. 1923. *Vers une architecture*. Paris: Crès. p.20

5

CHARNEY, Melvin. 1967 « *Les silos à grains revisités* » dans « *Pour une définition de l'architecture* » au *Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.126

6

MARTIN, Louis. 2020 «Thinking Architecture, its Theory and History A Case Study about Melvin Charney» dans *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s-1990s*. p.164

7

CHARNEY, Melvin. 1967 « *Les silos à grains revisités* » dans « *Pour une définition de l'architecture* » au *Québec et autres essais de Melvin Charney*. p.129

Afin de bien comprendre l'idée du processus dont parle Charney, il nous faut revenir quelques décennies plus tôt au moment où Le Corbusier écrivait son essai *Vers une architecture* (1923). Au début du 20^e siècle, le Canada subissait une modernisation et une expansion sans précédent de ses infrastructures de transport et de stockage du grain. L'usage répandu du béton armé et l'amélioration des techniques ¹ ont engendré une prolifération de silos à grain sur les quais du Vieux-Port de Montréal. Une image épurée et idéalisée de ces silos (**9**) fut reprise par Le Corbusier dans son essai afin de défendre l'idée que la vraie architecture devait être composée de « volumes primaires révélés sous la lumière » ². C'est par un assemblage de prismes et de cylindres que la formalisation d'une partie de cette nouvelle architecture industrielle fut, pour les modernes, une image parfaite pour soutenir les canons d'un nouveau paradigme ³. Ce sont les ingénieurs qui, selon Le Corbusier, faisaient ici « résonner l'œuvre humaine avec l'ordre universel » selon des calculs savants et l'usage d'éléments primaires ⁴.

Dans un essai publié en 1967, Melvin Charney nous présentera ces mêmes silos sous un angle complètement différent, en décrivant la simplification purement formelle qu'avaient proposée ses prédécesseurs ⁵. C'est dans une lecture plus fine de leur fonctionnement et d'un regard plus large sur le processus complexe de transport et de stockage du grain, que Charney propose d'y lire une série d'éléments faisant partie d'un tout difficilement saisissable; comme une machine à grande échelle ⁶, mettant le grain en mouvement, le tout relié à un processus territorial.

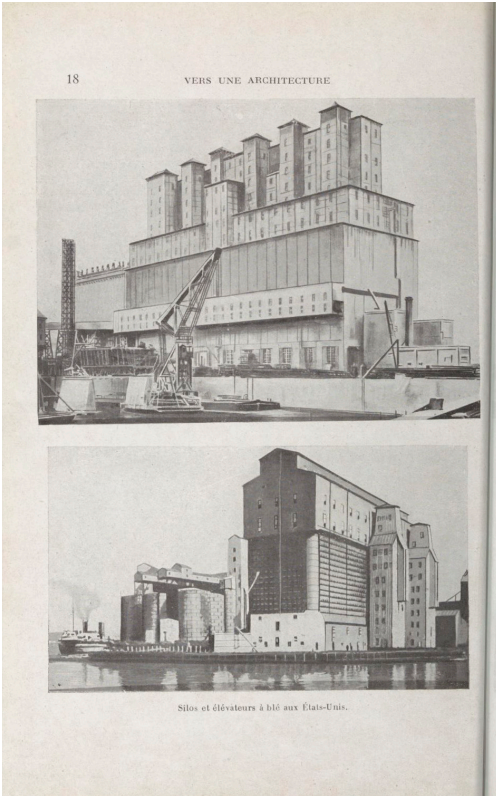
[...] nous pouvons avec les élévateurs à grains opter pour une compréhension de la complexité de leur organisation plutôt qu'une simple évaluation de leur image. Nous pouvons choisir les goulottes télescopiques, les tours et les grues mobiles, les convoyeurs, les multiples parties pouvant être introduites dans le système, les silos comme des tubes distendus dans le mouvement des conduits, plutôt que les néo-monuments statiques et informes d'autrefois. Nous ne devons pas les choisir uniquement comme des images formelles. C'est le processus dont ils sont l'image qui est important. Et c'est ce processus qu'il faut étudier, si l'on croit que l'architecture est concernée par les processus humains plutôt que par les objets de design. ⁷

Préférant montrer des coupes et des photos rapprochées des systèmes techniques de ventilation et de transport du grain (**10**), Charney évoque l'idée que le processus devient ici plus important que l'image de l'objet. Il en profite aussi pour montrer comment cette dernière a été constamment transformée par l'addition ou la soustraction d'élément et l'évolution des progrès techniques liés, par exemple, à la ventilation. L'image statique et anonymisée proposée par Le Corbusier ignorait complètement la complexité de la relation entre l'opération, la technique et l'architecture.

Bien que Charney déplaça le curseur d'appréhension de ces

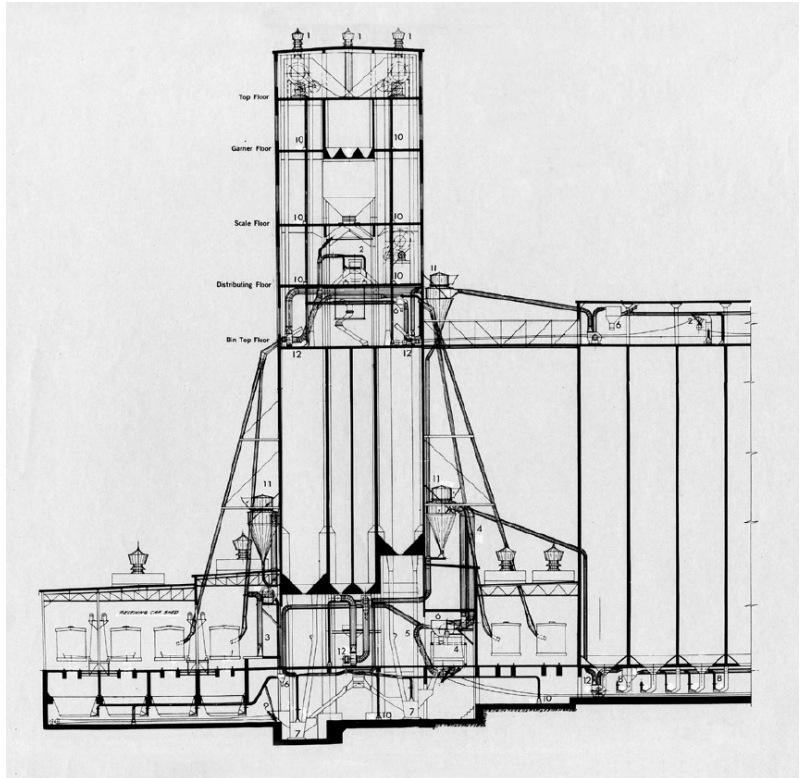
(9)

Extrait de l'essai *Vers une architecture* montrant une image altérée des silos à grains du Vieux Montréal par Le Corbusier



(10)

Coupe des silos à grains comme montrée par Melvin Charney



1

MARTIN, Louis. 2020 «Thinking Architecture, its Theory and History A Case Study about Melvin Charney» dans *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s-1990s*. p.165

2

MARTIN, Louis. 2018 « De « l'architecture autre » aux « monuments autres » » et autres essais de Melvin Charney. p.42

3

MARTIN, Louis. 2014. *Building Myths, or How to Preserve the Social Content of Architecture*. Future Interior 11, no.2 (Winter). p.66

4

MARTIN, Louis. 2020 «Thinking Architecture, its Theory and History A Case Study about Melvin Charney» dans *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s-1990s*. p.164

5

CHARNEY, Melvin. 1971 « Saisir Montréal » dans « Pour une définition de l'architecture » au Québec et autres essais de Melvin Charney. p.156

architectures de l'image vers le processus, les silos resteront toutefois un objet (ou plutôt un système) de fascination pour l'architecte. Dans une proposition pour le pavillon canadien à l'exposition universelle d'Osaka de 1967, il conceptualisera une architecture *kits-to-part* ou il proposera une série d'éléments préfabriqués assemblés sur place et donnant l'idée d'une architecture démontable et transformable selon les usages ¹. Les éléments mis en place par Charney ne seront pas sans rappeler son analyse des silos à grain où ce sont plutôt les visiteurs qui seraient mis en mouvement dans une architecture préférant se formaliser selon un processus plutôt qu'une image claire d'un pavillon à forte identité nationale **(11,12)**. L'idée de ce processus allait jusqu'à la présence de grues qui auraient servi à « ériger le bâtiment et à supporter le pavillon » par la suite ².

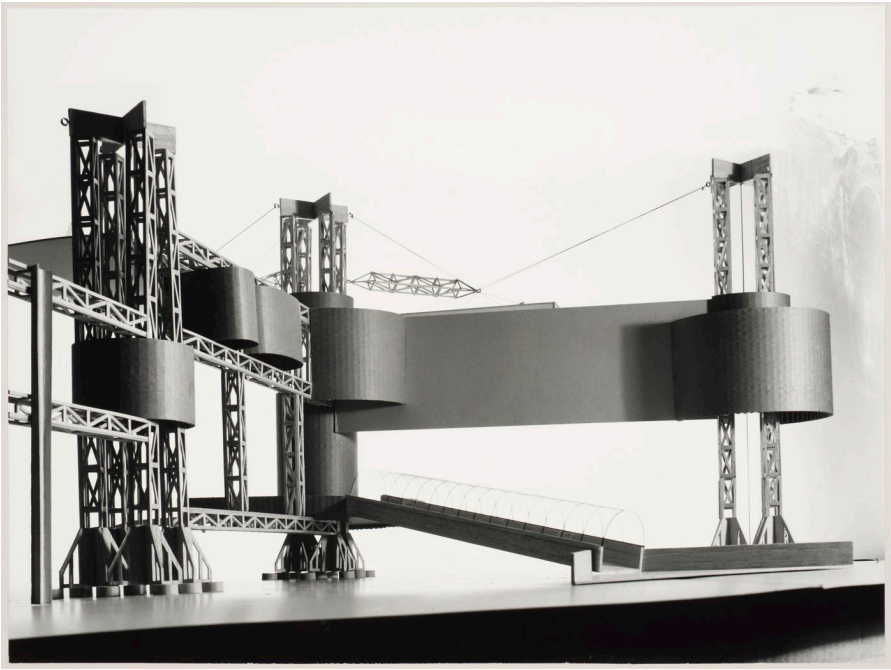
La proposition ne sera pas retenue parmi les finalistes, mais le projet aura un écho à l'international à la suite de sa publication dans plusieurs revues d'architecture. On associera Charney à un mouvement plus large et à des figures de l'architecture radicale comme Cedric Price, Yona Friedman ou Peter Cook ³. Pourtant, la proposition sera la seule du genre dans la carrière de Charney. L'esthétique machinale de sa proposition ne collera pourtant pas avec sa pensée qu'il développera durant sa carrière. Plutôt, sa proposition pour le pavillon d'Osaka et son analyse des silos à grain pourrait être comprise comme une analogie de la lecture singulière qu'il fera de la ville, et de l'architecture urbaine. C'est en arpentant les quartiers populaires de Montréal que Charney construit une pensée plus générale sur l'architecture, réduisant le rôle de l'architecte à une figure commune pouvant être reprise et incarner par n'importe qui soucieux d'améliorer la qualité de son environnement. Pour Charney, la ville cohérente est celle que l'on retrouve dans la rue, où l'ensemble urbain est façonné par la somme de ses éléments. C'est ici que l'on peut comprendre l'analogie avec les silos à grain : tous les deux sont exposés par Charney non pas comme des organismes, mais plutôt comme des structures à la fois complexes et cohérentes. L'architecture est proposée par Charney comme intrinsèquement liée aux processus humains et non par une simple composition d'éléments de design ⁴. Elle se rapprochera plutôt à une pensée structuraliste émergeant des sciences humaines à partir de la moitié du XX^e siècle.

Ce qui est certain, c'est qu'à Montréal, au contraire de la plupart des villes nord-américaines, le sens physique fondamental provient de l'ensemble ; chaque bâtiment se présente comme un élément partiel qui s'ajoute au lieu de se dégager. [...] c'est dans la rue que l'on rencontre une cohésion qui semble fournir un élément déterminant : un lien entre les gens, le sens de la ville façonnée par tous et qui leur appartient. ⁵

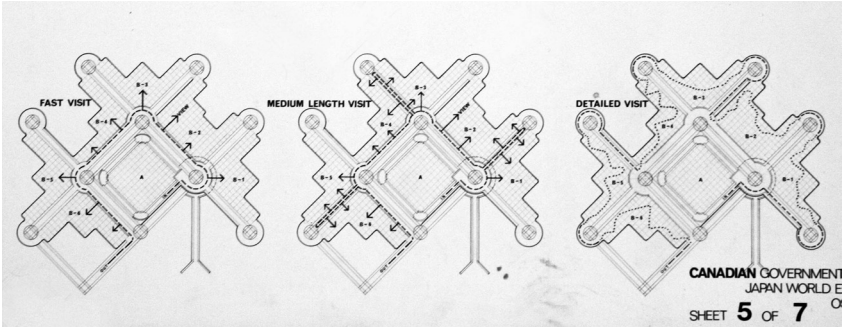
Les processus humains sont, pour Charney, à la base de ce « façonnage » de la ville. L'architecture semble arriver au second plan, ou du moins sa forme institutionnalisée. Les quartiers constituent pour lui un

ensemble cohérent résultant de ce processus, qui reste pas figé dans une temporalité précise.

(11)
Maquette de la proposition de Charney pour Osaka par Melvin Charney



(12)
Plan de la proposition de Melvin Charney pour Osaka par Melvin Charney



V. LE VERNACULAIRE DANS LA VILLE

1

BALLESTA Jordi LARMINAT Eliane. 2020. *Manières de faire vernaculaires. Une introduction. Interfaces*, 44, p.10

2

LEAGAULT, Réjean. 2018 « La ville dans la ville: le Montréal de Melvin Charney » dans *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*, p.70

3

CHARNEY, Melvin. 1971 « Pour une définition de l'architecture au Québec » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*, p.134

4

CHARNEY, Melvin. 1982 « À qui de droit: Au sujet de l'architecture contemporaine au Québec » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*, p.244

5

MARTIN, Louis. 2014. *Building Myths, or How to Preserve the Social Content of Architecture*. *Future Interior* 11, no.2 (Winter). p.65-66

6

Ibid, p.67

7

CHARNEY, Melvin. 1971 « Pour une définition de l'architecture au Québec » dans « *Pour une définition de l'architecture au Québec » et autres essais de Melvin Charney*, p.134

Sans le mentionner directement dans ses textes, Charney nous démontre la persistance du vernaculaire dans la ville moderne, non seulement en matière d'architecture, mais dans un sens plus large. Pour reprendre les termes des auteurs Jordi Ballesta et Éliane de Larminat, dans leur essai *Manières de faire du vernaculaire*, elle se trouve plutôt dans des « modes d'habitation et des pratiques d'origine domestique »¹. Sans tomber dans une définition folklorique ou exotique, comme avait pu le faire Bernard Rudofsky en 1964 avec son exposition *Architecture Without Architects* au MoMA, la pensée de Charney permet de défendre l'idée que le vernaculaire est une notion plurielle, inclusive et compatible avec le monde capitaliste et consumériste de son époque. C'est au travers de l'idée d'un processus, alliant dynamique sociale et technique², que le vernaculaire pourrait est montré comme un modèle critique face à une simple formalisation architecturale dont serait victimes les villes occidentales.

Dans une série de photographies (13) qui représentent bien cette idée, Charney nous présente des constructions qui reflètent, selon lui, la réalité des gens qui y habitent dans une logique du « monde présent »³. Des maisons autoconstruites où la présence de l'architecte s'estompe au profit d'une architecture de la « refiguration ». En usant de l'allégorie de la cabane rustique et de son évolution au fil du temps, Charney propose d'y lire des cabanes rustiques hors de portée du rationalisme intellectuel, qui n'affirme rien d'autre que ce qu'elles sont.

Prenons le cas d'une cabane rustique découverte sur la rue Provençale, à Montréal, [...] ou un autre à Laval ou encore dans les Laurentides. Elles montrent toutes les constructions réalisées à partir de l'assemblage de matériaux récupérés des débris de notre vie contemporaine : clous rouillés, vieilles portes, blocs de béton fissurés, autobus accidenté, etc. Ce sont d'autres cabanes rustiques à d'autres moments de l'histoire : un modèle essentiel de la création architecturale. Elles confirment la venue d'une architecture qui se retrouve dans la refiguration [sic] nouvelle et consciente des images d'images, des symboles de symboles et des signes de signes. Tout se passe comme si l'architecture commence par un refus d'un refus, un vouloir d'affirmer une continuité entre l'art et la vie.⁴

Cette analogie permet à Charney d'offrir une définition « autre » des sources possibles d'une architecture contemporaine : des formes et des attitudes présentes dans des systèmes d'environnements vernaculaires⁵. Le contenu social d'une ville devient ici une source possible de l'architecture⁶ fonctionnant en marge d'une élite politique et sociale : une architecture que Charney décrira comme « la condition de ceux qui ont à lutter avec un minimum de ressources pour satisfaire leur besoin de logement. »⁷. Cette idée avait déjà été évoquée par l'auteur américain Dell Upton dans son essai *Ordinary Buildings* écrit en 1981. C'est parmi les cultures populaires non académiques américaines que Upton dénote l'existence d'une définition alternative du vernaculaire. Cela est très bien

(12)

Photographies représentant des cabanes rustiques par Melvin Charney



1

BALLESTA Jordi LARMINAT Eliane. 2020. Manières de faire vernaculaires. Une introduction. Interfaces, 44, p.12

2

DEBAISE, Didier et STENGERS, Isabelle. 2021. Résister à l'amin-cissement du monde. Multitudes, no 4, p.129

3

LAPIERRE, Éric. 2005. « L'ordre de l'ordinaire: Architecture sans qualités » dans *Non compatibles une peinture sans qualité une exposition de Catherine Perret*. p.119

expliqué et résumé dans l'essai de Ballesta et Larminat.

[Le] vernaculaire embrasse des manières de faire qui ne sont pas élitistes, savantes, institutionnelles, qui génèrent peu de documents et participent de l'ordinaire – d'un ordinaire aussi bien matériel que symbolique (ce qui ne relève pas du grand et du monumental), aussi bien spatial que temporel (qui appartient à la vie quotidienne).¹

L'ordinaire s'ajoute à la banalité des constructions populaires des quartiers du début du XX^e dans l'adaptabilité rendue possible; dans l'altération de chacun qui ajoute, supprime, modifie ou adapte le système à sa façon et ses besoins. La venue d'une « architecture de la refiguration » pourrait bien être une attitude possible dans un monde post-consumériste, où le rôle de l'ordinaire est renforcé par les besoins d'un changement de paradigme dans un monde qui, pour reprendre les termes de Didier Debaise et Isabelle Stengers, de plus en plus s'amincit.

Les modernes ont entretenu à cet égard un goût immodéré pour toute idée, théorie, méthode, qui viendrait confirmer que le propre de la vérité est de désenchanter et de blesser. Et ils ont fait des sciences un outil de démythification systématique, sourd à tout ce qui pourrait inspirer à ce public une quelconque confiance dans sa capacité à affirmer ses propres choix.²

Le cas de la ruelle montréalaise

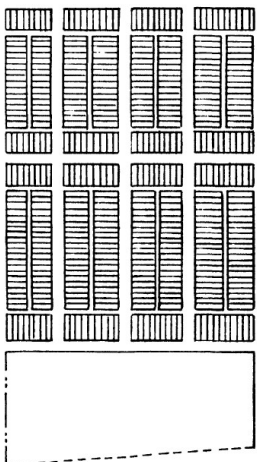
Cette attitude est rendue visible dans les ruelles de Montréal qui, encore aujourd'hui, offrent un décor informel entremêlant façades arrière, annexes, cabanons, jardins, parkings, terrasses, escaliers, balcons, maisons de fond de cours, passerelles, clôtures, garages, paniers de basket, jouets pour enfants, etc. Cet espace jouit d'une fluidité constante, sujette à moins de règles urbaines, et à de nombreuses altérations. L'aspect collectif de la ruelle est d'ailleurs mis en avant par sa simple morphologie **(13)** en refermant la ville sur elle-même et en offrant un espace généreux entre le privé et le public. Elles permettent en à la fois un débordement des activités domestiques et une prolifération des activités collectives. Cette idée colle assez bien avec la description que propose Éric Lapierre sur une architecture capable d'accueillir l'imprévu.

Une telle architecture pourrait, de manière consciente, détacher les éléments qui la constituent les uns des autres pour les rendre accueillants à l'imprévu et au fortuit; elle serait probablement l'occasion d'explorer de nouveaux territoires de projets, pour fabriquer une sorte d'intensité de basse fréquence à même de répondre à l'instabilité et à la fluidité du monde contemporain, tout en apportant des réponses physiques, concrètes, réellement construites, et non virtuelles.³

Depuis quelques années, des projets citoyens démontrent un

(13)

Ruelle type en « H » du lotissement de la ferme Logan par C. Baird



intérêt grandissant dans l'adaptation et la transformation de ces lieux communs. De nombreuses initiatives sont caractérisées par une approche expérimentale et participative, mêlant enjeux sociaux et écologiques, et ce, en dehors du cadre établi ¹. Paradoxalement, en 1980, un projet de verdissement des ruelles avait été initié préalablement sous l'administration du maire en Jean Drapeau qui avait pour but de transformer ces voiries de service en lieu commun de vie ². Le projet sera repris par de nombreuses initiatives citoyennes qui feront naître le programme des *Ruelles vertes* **(14)**, soutenues encore aujourd'hui par la ville. C'est une réelle mise en commun de ce lieu unique qui caractérise ces projets orientés principalement sur la piétonnisation et le verdissement des ruelles. L'implication d'ASBL permet d'imaginer des projets expérimentaux de plus grande envergure et d'élargir le champ des possibles. SOLON, fondé en 2015, est un organisme qui agit comme un catalyseur de projets au service des citoyens de deux quartiers de la ville de Montréal. Par exemple, un projet pilote de géothermie partagée implanté sous la surface de la ruelle démontre comment des enjeux sociotechniques peuvent être abordés de manière localisée et profiter de la particularité de la matrice des anciens quartiers ouvriers de Montréal ³. L'évolution de la ruelle d'une voie de service à un lieu d'échange et de vie communautaire démontre les potentiels d'adaptation d'un tel système formel.

Il semble que ce ne soient pas les pratiques de verdissement qui aient fait la ruelle, mais plutôt la ruelle qui, en tant que forme urbaine singulière, ait permis de nouveaux usages. Ceux qui l'investissent aujourd'hui ne la créent pas : ils l'aménagent. Aménager signifie à la fois occuper et s'occuper de, veiller à, entretenir. À l'inverse de l'appropriation, l'occupation implique de préserver le lieu concerné, non d'en disposer à sa guise. La combinaison entre « occuper » et « s'occuper de » conduit au développement de manières d'être et d'agir qui préfigurent et configurent une nouvelle donne de la vie sociale. ⁴

Sa position privilégiée en intérieur d'îlot, sa dimension et ses accès de part et d'autre des voiries secondaires permettent une mise en commun facilitée par le fait qu'elle se retrouve activée par les façades arrière et par les usages diversifiés des habitants d'un îlot respectif. Pour reprendre les mots de Joëlle Zack, professeur en philosophie à l'université d'Aix, la ruelle est un « véritable placotoire : un lieu où les gens peuvent s'installer pour bavarder à leur aise. Comme le coin de la rue ou le café qui [...] formaient le rempart le plus sûr contre tout absolutisme politique, ce sont des endroits où l'on cause. » ⁵. Elle défendra d'ailleurs l'aspect purement démocratique qu'offre la ruelle en offrant un espace public véritable et permettant aux citoyens d'être des acteurs plutôt que des spectateurs.

La ruelle partagée résulte de la création d'un espace public très singulier qui offre une source d'inspiration pour repenser « le droit à la ville » et la production concrète des espaces communs. [...] La ruelle est une réfutation active de

¹ AUDET, René, SEGERS, Ian, et MANON, Mathilde. 2019. Expérimenter la transition écologique dans les ruelles de Montréal: le cas du projet Nos milieux de vie. Lien social et Politiques, no 82, p. 225

² ZASK, Joëlle. *Les ruelles de Montréal, un laboratoire de la vie démocratique*, Métropolitique, 23 décembre 2019. p.2

³ Pour avoir un aperçu des projets en cours: <https://solon-collectif.org/>

⁴ ZASK, Joëlle. *Les ruelles de Montréal, un laboratoire de la vie démocratique*, Métropolitique, 23 décembre 2019. p.2

⁵ *Ibid*, p.4

(14) Photographie d'une ruelle verte par la ville de Montréal

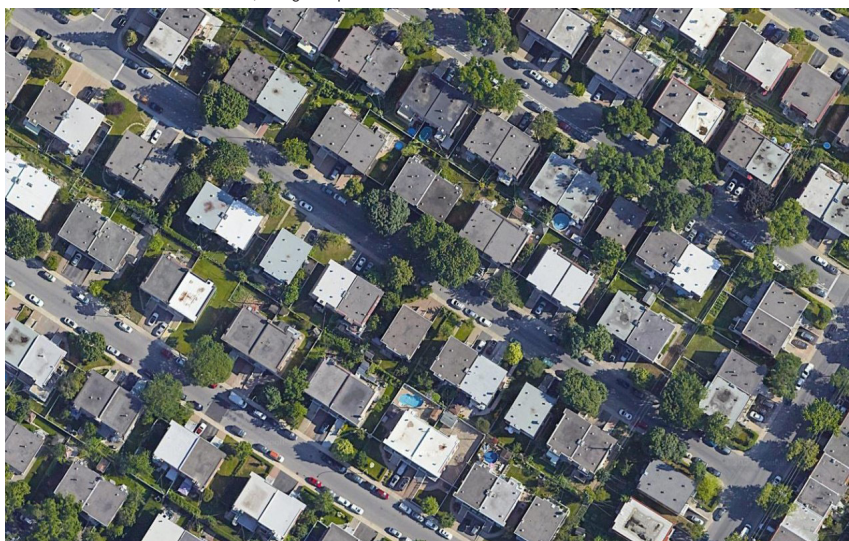


la relation de spectateur vis-à-vis du monde qui semble caractéristique des usages contemporains du concept d'espace public.¹

Pourtant, dans les grands projets urbains des dernières décennies, les caractéristiques propres à l'îlot « typique » montréalais qui ont été discutées jusqu'ici ne semblent pas être considérées comme un héritage urbain valable. La disparition graduelle de la ruelle, des balcons, des escaliers et de la mitoyenneté est malheureusement visible dans les nombreux projets urbains à partir des années 60. Le Nouveau Rosemont par exemple, construit progressivement entre 1960 et 1990 près du quartier ouvrier de Rosemont-La-Petite-Patrie **(15)**, et comme beaucoup d'autres secteurs à Montréal, contraste avec ses maisons semi-détachées aux façades répétitives et monotones. Malgré une division de lotissement de dimension similaire à celle des quartiers ouvriers, l'extension maximale des cours arrière démontre une privatisation totale de la superficie. Le dynamisme créé par l'aspect traversant des maisons en rangée, de la rue à la ruelle (ou vis-versa) est complètement absent.

(14)

Vue aérienne du Nouveau Rosemont, Google Map



VI. EN CONCLUSION

Faisant face à une crise de sens de la discipline et à l'émergence des notions de la postmodernité, les théoriciens de l'époque de Melvin Charney semblaient reconnaître la pluralité des pratiques en architecture et laissaient entrevoir des alternatives dans la manière de penser la ville. Pourtant, les conséquences du débat entre modernité et postmodernité ne sembleront pas modifier radicalement la structure du métier; l'architecture étant plutôt absorbée par la logique du marché et pigeant dans l'histoire comme une sorte de garde-robe référentiel ¹.

Encore aujourd'hui, c'est dans un contexte toujours de plus en plus évident de crise environnementale généralisée, de prise de conscience des limites de la croissance économique, de mondialisation sans précédent, et des problématiques liées à une simplification de notre monde, que le rôle de l'architecte doit être remis en question. Charney offre une manière de lire la ville par ses racines qui lui permettait, pour reprendre les mots de Kenneth Frampton, de résister à l'aliénation d'une vision moderne et universelle de la métropole ². Il permet à la figure de l'architecte de retrouver une humble place parmi l'ordinaire; de s'intéresser au quotidien et à la particularité des processus qui fabriquent la ville. La lecture d'une ville par ses grandes réalisations ne fait que renforcer une élite qui, par leur pouvoir d'action, donne l'impression qu'il sait contrôler l'avenir urbain et offre la seule alternative à des enjeux complexes. En arpentant ses textes, on sent que Melvin Charney tentait de rééquilibrer la balance en montrant que les cultures populaires, dans l'ombre des grands projets urbains, étaient capables d'une influence sur leur propre environnement et d'y instaurer une attitude (peut-être inconsciente) face à leurs propres existences. C'est peut-être ici que l'architecte pourrait avoir un impact; non pas comme un grand magicien (pour faire référence à l'œuvre de Charles C. Mann ³), mais plutôt comme une ressource; comme un accompagnateur capable de se projeter avec (dans le sens de faire projet avec l'autre). Christopher Alexander, dans *The Timeless Way of Building*, évoquait assez bien ce paradoxe de la pratique de l'architecte.

If I build a fireplace for myself, it is natural for me to make a place to put the wood, a corner to sit in, a mantel wide enough to put things on, an opening which lets the fire draw. But, if I design fireplaces for other people – not for myself – the I never have to build a fire in the fireplaces I design. Gradually my ideas become more and more influenced by style, and shape, and cray notions – my feeling for the simple business of making fire leaves the fireplace altogether. ⁴

Dans ce sens, une considération des capacités de chacun(e), de la reconnaissance d'une force d'action (d'un savoir-faire inné) dans un monde de ressources limitées (physiques et intellectuelles), permettrait de rediriger de nouvelles politiques urbaines vers l'encadrement plutôt que la prescription. L'encadrement permettrait de redonner des responsabilités aux citoyens et leur offrir un réel pouvoir d'action local. Concrètement,

¹
OASE 109. 2022. Modernité -
Moderniteiten, Oase Journal for
Architecture, p.11

²
FRAMPTON, Kenneth. 1983.
Prospects for a Critical Regionalism.
Perspecta 20: 147 62.

³
Voir MANN, Charles C. 2018.
*The Wizard and the Prophet: Two
Remarkable Scientists and Their
Duelling Visions to Shape Tomorrow's
World*. Knopf. 640 p.

⁴
ALEXANDER, Christopher. 1979.
The timeless way of building. New
York: Oxford university press. p.236

encourager à réparer, à réutiliser, à rénover, à construire, à rafistoler, à rabibocher, à transformer, à planter, à produire, mais aussi à collaborer, à organiser, à définir, à négocier, à cohabiter sont tous des actions d'un lexique urbain dans un monde où l'ordinaire pourrait reprendre une place centrale parmi les politiques urbaines.

De plus, la reconnaissance de formes et d'archétypes urbains résultant d'un processus humain complexe, et ayant des potentiels d'adaptabilité et de requalification, permet de revoir la ville sous la loupe de l'ordinaire. La ruelle montréalaise en est un exemple concret qui démontre comment la vie communautaire peut prendre dans les anfractuosités de cet espace informel. « Il est d'ailleurs assez difficile de voir la vie apparaître sur des surfaces lisses » me rappelait un professeur à Montréal. C'est ce que Joëlle Zack tente d'expliquer en conclusion de son texte, et qui pourrait être pris ici comme une réponse indirecte aux questionnements initiaux de Hans Ibelings.

À l'inverse du façadisme, [...] du goût pour l'érection du monument national, de l'attraction pour la centralité et le giratoire, de la géométrisation des espaces publics – qui exprime la croyance illusoire en une alliance originelle entre l'organisation sociale et les lois universelles de la nature, la ruelle, située à l'arrière des maisons a beau être dissimulée, elle n'en est pas moins la colonne vertébrale du quartier résidentiel dont elle assure l'articulation, la circulation, l'équilibre organique. Bien que relativement cachée, elle forme un espace public démocratique pour ainsi dire chimiquement pur, un espace qu'on peut plus justement caractériser de « lieu public » si par lieu, on entend les espaces nés « par le bas » de l'interaction entre un milieu précis et des usages variés ; et si, par « public », on entend l'ensemble des citoyens qui ne sont pas spectateurs, mais acteurs de leurs conditions d'existence et de leurs expériences partagées. ¹

-
- ALEXANDER, Christopher. 1979. *The timeless way of building*. New York: Oxford University Press. 640 p.
- AQUIN, Hubert. 1963. *Essai crucimorphe*. Liberté, vol. 5, no 4, p. 323-326.
- AUDET, René, SEGERS, Ian, et MANON, Mathilde. 2019. *Expérimenter la transition écologique dans les ruelles de Montréal: le cas du projet Nos milieux de vie!*. Lien social et Politiques, no 82, p. 224-245.
- BALLESTA Jordi LARMINAT Eliane. 2020. *Manières de faire vernaculaires. Une introduction*. Interfaces, 44.
- BLAKE, Peter. 1966. *Downtown in 3D*. Architecture Forum, September.
- CHARNEY, Melvin. 1971. *On the Liberation of Architecture: Memo Series on an Air Force Memorial*. Artforum, vol. 9, no 9, p. 34.
- CHARNEY, Melvin. 1980. *The Montrealness of Montreal: Formations and Formalities in Urban Architecture*. Architectural Review (U.K.), no. 999, vol. 167 (May), p. 299-302.
- CHARNEY, Melvin. 1991. *City Structure as the Generator of Architectural Form [Housing on Toronto's Main Streets]*. Places, vol. 7, no 2.
- DEBAISE, Didier et STENGERS, Isabelle. 2021. *Résister à l'amincissement du monde*. Multitudes, no 4, p. 129-137.
- DROUIN, Martin. 2005. *Le combat du patrimoine: Montréal (1973-2003)*. PUQ.
- DROUIN, Martin. 2012. *De la démolition des taudis à la sauvegarde du patrimoine bâti (Montréal, 1954-1973)*. Urban History Review / Revue d'histoire urbaine, 41(1), 22-36.
- FRAMPTON, Kenneth. 1983. *Prospects for a Critical Regionalism*. Perspecta 20: 147-62.
- GOSS, Tyler et CHARNEY, Melvin. 2004. *Images of Disaster: An Interview with Melvin Charney*. Log, no 3, p. 117-125.
- LAMBERT, Phyllis. 1991. « Entrevue avec Melvin Charney » dans *Melvin Charney : Paraboles et d'autres allégories*. CCA. 215 p.
- LAPIERRE, Éric. 2005. « L'ordre de l'ordinaire: Architecture sans qualités » dans *Non compatibles une peinture sans qualité une exposition de Catherine Perret*. p.113-120. Les presses du réel.
- LAWRENCE, Amanda Reeser. 2010. *I Am a Monument: On Learning from Las Vegas, by Aaron Vinegar and Relearning from Las Vegas, by Aaron Vinegar and Michael J. Golec*. Journal of the Society of Architectural Historians, vol. 69, no 2, p. 288-290.
- Le Corbusier. 1923. *Vers une architecture*. Paris: Crès.
- LEGAULT, Réjean. 2013. *Architecture et forme urbaine: l'exemple du triplex à Montréal de 1870 à 1914*. Urban History Review, vol. 18, no 1, p. 1-10.
- LEGAULT, Réjean. 2004. *Pour une définition de l'architecture: Melvin Charney et la modernité architecturale dans les années 1960*. Édition Trames 15: 25-52.
- LORTIE, André. 2007. *Montréal 1960, les ressorts d'une réidentification*. Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales, no 13.
- MARTIN, Louis, ed. 2013. *On Architecture: Melvin Charney: A Critical Anthology*. Montreal/Kingston: McGill-Queen's University Press.
- MARTIN, Louis, ed. 2020. « *Pour une définition de l'architecture au Québec* » et autres essais de Melvin Charney. Potential Architecture Books Inc. 272 p.
- MARTIN, Louis. 2020 «Thinking Architecture, its Theory and History A Case Study about Melvin Charney» dans *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s-1990s*, Loosen, S., Heynickx, R., & Heynen, H.,p. 321. Leuven University Press.
- MARTIN, Louis. 2014. *Building Myths, or How to Preserve the Social Content of*

- Architecture*. Future Interior 11, no.2 (Winter): 65–75.
- MERCURE-JOLETTE, Frédéric. 2015. *Le “plan Dozois” : quelques leçons de l’histoire de l’urbanisme et des politiques de rénovation urbaine à Montréal*, Métropolitiques, 1er avril 2015.
- MINNAERT, Jean-Baptiste. 2009. *Architecture ordinaire et hommes pluriels*. Ligeia, no 2, p. 38-44.
- OASE. 2022. *Modernitied - Moderniteiten*, Oase Journal for Architecture no.109
- UPTON, Dell. 1981. *Ordinary Buildings: A Bibliographical Essay on American Vernacular Architecture*. American Studies International, Vol. 19, No. 2 (Winter 1981), pp. 57-75
- VENTURI, Robert, BROWN, Denise Scott, et IZENOUR, Steven. 2007. *L’enseignement de Las Vegas*. Editions Mardaga.
- VINEGAR, Aaron. 2012. *I Am a Monument: On Learning From Las Vegas*, MIT Press. 248p.
- ZASK, Joëlle. *Les ruelles de Montréal, un laboratoire de la vie démocratique*. Métropolitique, 23 décembre 2019.

Médias

Archives de Montréal -

<https://archivesdemontreal.com/2014/10/06/chronique-montrealite-no-15-breve-histoire-des-ruelles-de-montreal/>

Ville de Montréal -

<https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/le-faubourg-mlasse>